

La mer et le bâton

Je suis allée à la mer. Sur la plage, j'ai ramassé un bâton, il m'a fait penser à toi. Je suis rentrée ; je l'ai travaillé, modelé, sculpté à ton effigie, une image parfaite qui n'a jamais existé.

Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Sûrement que cela me rappelle le passé, le temps oublié, les souvenirs effacés.

Tu sais, je suis pas mélancolique, loin de là...

Et puis merde, c'est juste un putain de bâton. J'ai pas à me justifier, ni à me justifier de penser à toi et encore moins de t'aimer...

Voilà c'est dit...

C'est normal, non ? Les gens normaux s'aiment, eux. Mais ta normalité n'est pas la leur. Et ton apparence est juste un leurre.

Mais moi je sais, je te connais, je connais ton vrai visage, tes mots, tes colères, tes yeux, tes gifles. Je connais l'effroi, les pleurs, les cris le sang et les larmes, la boue, les coups, les marques. Ce rouge, ce rouge dans mes yeux, ce bleu sur mes joues, ce vert sur mes côtes.

Tu sais, je suis allée me faire aider. Juste pour voir si tu m'avais pas trop bousillée. On m'a rassurée, mon comportement est normal, c'est le tien qui était malsain. 50 balles et 3 larmes plus tard j'ai compris que finalement ça allait. Alors j'ai pris le bâton et je l'ai balancé à la mer. Ce que tu ne seras jamais.

Emeline Duprat



La fuite

Elle avait quitté son appartement, les lieux avaient été vidés la semaine d'avant. Il faut dire que depuis sa plus tendre enfance, elle avait pris l'habitude de faire place nette. Cette fois encore, cela n'avait pas raté, elle avait décampé.

Elle était comme ça, une passion pour la fuite. Elle inventoriait sa vie, rangeait ses dossiers, classait ses pensées et triait ses amis. Une fois qu'elle avait tout ordonné et éliminé ses idées noires, jeté ses larmes et fourgué sa rancœur, tout était terminé ! Hélas, dans ses manipulations périlleuses, elle échouait parfois. Dans ce cas, elle cassait et brûlait tout pour que seules les cendres restent de son passé. Une partie d'elle souhaitait rester mais elle avait beau vouloir se détacher de ses mauvaises habitudes, couper le fil, tirer sur les cordes qui la tenait sans jamais se démonter, elle pliait souvent devant sa propre incapacité.

Fuir devenait vital. Alors elle roulait, une liasse d'argent emballée dans son sac, ses affaires emballées dans la malle, un vieux fauteuil comme seul meuble sanglé sur le toit. Et c'est le ventre noué, qu'elle empilait ses regrets tout en continuant à rouler.

Au fur et à mesure de ses multiples vies, elle avait pris l'habitude de rassembler et entasser un tas de petits objets comme des trophées douloureux de mélancolie. Elle les ficelait, les enveloppait comme pour les protéger de sa propre fureur destructrice. Et quand leur cocon n'était pas suffisant et que dans un moment d'égarement ces précieux artefacts se trouvaient brisés, elle se contentait de faire comme si de rien n'était, les enterrait et les recouvrait soigneusement de terre.

Elle retrouvait un autre lieu, inconnue elle s'entourait de nouvelles connaissances serrant sa nouvelle vie comme une bouée en pleine mer agitée. Elle enlevait ses anciens habits pour porter sa nouvelle et parfaite identité. Soulevant sa lourde chevelure, elle balayait son passé, fermait les yeux et se promettait que cette fois elle ne partirait plus !

Emeline Duprat

D'après Georges Pérec, *Déménager*



D'après Samuel Beckett

Dans Poèmes

*je suis ce cours de sable qui glisse
entre le galet et la dune
la pluie d'été pleut sur ma vie
sur moi ma vie qui me fuit me poursuit
et finira le jour de son commencement*

*Je suis ce coin d'herbe mouillée qui jaillit,
entre coquelicots et mauvaises herbes,
les flocons d'hiver enneigent mes souvenirs passés,
qui me poursuivent mais que je fuis,
dans un éternel recommencement.*

Estelle B.



D'après Samuel Beckett

Dans Poèmes

*je suis ce cours de sable qui glisse
entre le galet et la dune
la pluie d'été pleut sur ma vie
sur moi ma vie qui me fuit me poursuit
et finira le jour de son commencement*

*Je suis ce sourire qui survient,
entre nostalgie et bonheur,
les larmes coulent sur ces moments figés,
qui ré-apparaîtront,
le moment venu.*

Estelle B.



D'après Robert Desnos

Dans Fortune

Il était une feuille

Il était une feuille avec ses lignes —

Ligne de vie

Ligne de chance

Ligne de cœur —

Il était une branche au bout de la feuille —

Ligne fourchue signe de vie

Signe de chance

Signe de cœur —

Il était un arbre au bout de la branche —

Un arbre digne de vie

Digne de chance

Digne de cœur —

... / ...

Il était une feuille avec ses lignes, des lignes tristes, des lignes belles, des lignes touchantes et émouvantes, des lignes roses ou moroses, des lignes lentes et qui serpentent, des lignes avec des mots et pleins d'échos.

Sous mes yeux les lignes se brouillent et s'embrouillent. Peut-être suis-je fatiguée. A moins que je ne sois déjà en train de rêver. Les lignes s'animent et, je vois sortir de la page des dragons majestueux qui s'envolent dans les cieux. Quelques battements d'ailes, ils s'ébrouent. Des mots s'enroulent telles de petites gouttelettes d'imagination tout autour d'eux. Je me frotte les yeux et ils disparaissent, mes épaules s'affaissent, mais bien vite, les lignes se tordent à nouveau, se contorsionnant pour prendre vie. Et ce sont de petits personnages qui me sautent au visage. Certains sont armés et ont un air farouche, d'autres virevoltent avec légèreté. Je crois même apercevoir une petite femme pomponnée et vêtue d'une robe à froufrou qui ressemble à s'y méprendre aux toilettes des ladies du XVIII^e siècle.

Il était une branche au bout de la feuille. Les ramifications se propagent et ma tête dodeline sous l'impulsion de toutes ces visions. Les mots sont beaux, les mots tiennent chaud.

Il était un arbre au bout de la branche. Tout s'étend et prend des dimensions fabuleuses et merveilleuses. Les personnages grandissent et se multiplient, je voudrais bien moi aussi entrer dans leur danse émouvante et envoûtante.

Mais à la fin de toutes ces lignes, mais à la fin de toutes ces branches de tous ces arbres, que reste-t-il ? Une page blanche et vide de sens.

Isabelle MIGAUD



D'après Samuel Beckett

Dans Poèmes

*je suis ce cours de sable qui glisse
entre le galet et la dune
la pluie d'été pleut sur ma vie
sur moi ma vie qui me fuit me poursuit
et finira le jour de son commencement*

*Je suis ce vent qui siffle entre les êtres
Traversant dimensions et faisant naître
Une humble cacophonie dans l'espace-temps,
Un bref décalage d'un instant,
Afin de déposer une étreinte de velours,
Sur chaque esprit baignant
Dans ses souvenirs plaisants.*

Madiha Yaqouti



Arrivés en pleine jungle, s'introduire dans les lieux.
Camper, se reproduire, étouffer le plancher.
On a déclassé, arraché, contaminé et désorganisé !
Incorporer ? oui on l'a fait.
Epargner et garder. Conserver.
Maintenir.
Ceci dit, le sort fût cloué, déterminé. Cacheté et cimenté.
Compressé ?
On a dû se dire simple normalité.
Ainsi on a tout dénié, tout serré à une lourde pierre enfoncée,
Qui s'est noyée, n'a pas encore pu être retrouvée.
Ce fût le récit impersonnel d'un être ravageur,
Qui semble, dans l'espace de sa collectivité, égaré.

Madiha Yaqouti

D'après Georges Pérec, *Déménager*



D'après Arthur Rimbaud

*Je m'en allais, l'esprit faussement allégé,
Et l'abîme se creusait à chaque instant fatigué, oui ça arrivait.
Une incertitude certaine se faisait accepter,
Elle se faisait respecter et nous dominait.
Ainsi la vie en était bousculée. Bouleversée, et peut-être
renversée ?
C'était toujours un trou étendu de bonté, une étincelle
miraculée,
Qui venait interférer, tout transformer,
Précieux mage de notre existence accélérée, elle y était
à chaque réflexion immature mal placée.
Ainsi l'océan divin se calmait, et la flamme se ravivait.
C'était la parole d'émotions qui ne font guère l'unanimité,
Trop puissantes, certes, mais naturellement désirées.*

Madiha Yaqouti



Le chien

Le chien, il reste.

Il reste chez soi. Il veut tout conserver. Même toi.

Il reste. Il met le bazar, le bordel et le souk en même temps. Il s'accroche dans les meubles.

Il perd ses jouets, ils sont sortis des meubles. Et il veut toujours enlever ton étiquette, sa laisse moisie qui lui pend autour du cou, il se mélange avec les autres races.

Les inconnus, il les rajoute à sa liste d'amis, il récupère les os qu'on lui balance. Il se met précautionneusement dans son panier et la journée est finie.

Quand il est tout cassé le gentil chien-chien, il faut le réparer.

Surtout, il faut penser à l'ignifuger.

Quand il est surexcité, il monte sur le canapé, il ne trouve rien, il reste cloué là, à fixer le ver à lisser ou le fer à visser. Puis après, il raccroche au nez quand tu l'appelles.

C'est pas un mec branché de toute façon, il est pas attaché à la société. A part coller et pousser son maître, il fait rien d'autre que d'attendre pour se faire remettre en place.

Et s'il la rouvre, malheur à lui, on le scotch avec une muselière.

Et quand il ne peut plus marcher...

On sort un nouveau chiot des cartons, super cadeau à déballer ! Le précédent, on le laisse tanguer.

Qu'il aille se faire déféciler pendant que le nouveau s'aligne sur l'ancien.

Le vieux est écarté, il y a un espace avec le nouveau, il faut qu'on le laisse respirer... et que le petit puisse se développer, apprenne à attaquer.

Fini de découvrir le monde, d'être encadré dans la maison et qu'on se frotte à toi.

Mais t'es un clebs posé, qui sait pas se lâcher, tu te laisses juste trainer.

T'es sali.

Tu pues de la bouche quand tu l'ouvres.

Mais tu restes.



Le chat

Allez hop, le chat déménage.

Il quitte son appartement. Et sans lui, c'est comme si on avait vidé les lieux

Il aime décamper et faire place nette, repartir à zéro. Ça ne le dérange pas de débarrasser le plancher.

Il aime aussi inventorier ses maîtres, enfin ses esclaves en réalité, il les range dans des cases, les classe par niveau de stupidité et les trie par la légèreté de la main sur les croquettes et le pâté.

Et ses ennemis, oiseaux, lézards ou poissons, il part les éliminer. Ensuite, il les jette au pied de la porte de ses maîtres qui pensent qu'il a fourgué le corps d'un lézard ici parce qu'il les aime.

S'il le voulait, le chat pourrait tout casser.

Même tout brûler. Surtout l'eau !

Puis quand il descend de ses cachettes haut perché, il descelle un intérêt chez ses esclaves, songeant à le caresser plutôt qu'à déclouer la vieille photo d'un chien. Et ni une ni deux, il décolle de là pour aller dévisser la tête d'un jouet qu'on astique devant lui. Et face au chien lent et mollasson, il décroche toujours le lot du félin furtif.

« Débranchez la télé esclaves, je suis là ! Détachez vos ceintures, vous n'êtes pas venu me caresser. Coupez vos téléphones portables, je miaule. Tirez un trait sur le chien, j'existe. Démontez vos meubles plus tard, j'ai faim. Pliez bagages si vous voulez, je le ferai avant vous. Alors, JE couperai les ponts. »

- *Oh ! Un chat arrive, regarde. Il se roule en boule !*

Le chat a empaqueté ses affaires, il va commencer une nouvelle vie. Suffi juste de voir quel humain semble le plus emballé à sa vue. Histoire d'être tranquillement à eux un moment, histoire de nouer des liens avec. Et si un couple s'empile... Un couple de chat, alors on se rassemble, les bébés, on les entasse. Pour les emmener à vendre, il faut bien les ficeler, puis les envelopper, vérifier qu'ils sont bien protégés et recouverts. Ensuite, on les entoure à la promotion et les clients viennent les semer. S'ils plaisent, on les enlève, ils sont portés, déportés et soulevés. Leur amour maternel est balayé comme leurs maîtres.

Mathias Pothier

D'après Georges Pérec, *Déménager*



Noires Pensées

- « - Tue-le, tue-le ! Vas-y ! Tue-le !
- Je... Non ! Je ne peux pas !
- Pourquoi tu ne pourrais pas ? Ce n'est pas le premier. Un de plus un de moins.
- Je...
- Arrête de douter ! Cet enfant nous est nuisible ! Laisse-le en vie et il te causera des ennuis plus tard. Et il te fera souffrir énormément, je te le garantis.
- Il ne me fera pas de mal s'il sait que je le sauve.
- Hahaha ! Ce que tu peux être stupide quand tu le veux ! Jamais il ne croira que TOI, toi, l'infecté, tu aies fait ça. Tout le monde sait que tu es un meurtrier ! Tu as ça en toi ! Tu ne peux pas lutter !
- Laisse-moi tranquille ! Arrête de me tourmenter ! Je n'arrive plus à penser !
- Mais je suis ta pensée ! Je suis cette partie de toi, cette partie qui te pousse à faire le mal ! Et qui te rend heureux. Tu te rappelles ton geôlier. Comment tu lui as arraché les bras et l'as laissé se faire transpercer le corps ! Tu jubilais ! Et quand tu anéantiras Maxime, ce bonheur qui t'envahiras ! Tu l'auras enfin tué ! Ce dont tu rêves depuis si longtemps !
- Je... Oui... Je... Non ! Tais-toi ! TAIS-TOI!!!!!!!!!!!!!!!!!!!! !
- Allez, rien qu'un coup de couteau et c'est réglé !
- Non ! Je ne peux pas ! Pas un bébé ! Je vais te tuer toi !
- Cela restera un meurtre. Et en me tuant, tu en feras naître un autre comme moi ! C'est un cercle sans fin. Tu ne peux pas t'en défaire. C'est impossible.
- Si ! Je sais qu'il existe une lumière ! Je peux encore changer ! Me racheter.
- Te racheter ? Dès qu'on te trouvera on te mettra sur un bûcher. Et personne n'écouterà ta repentance. Tu es vraiment pathétique ! Être aussi faible... ça me dégoûte !
- Arrête. Je... Snif.
- Oh ! Me dis pas que tu vas te mettre à chialer en plus ? Ce serait encore plus pathétique !
- J'en peux plus... Arrêêêêête !
- Hahahaha tu es tellement minable !... Attends ! Qu'est-ce que tu fais ?! Arrête ça tout de suite ! Repose ce couteau !
- Et si je me tuais ?... »

Mathias Pothier



Bleu

A l'aube de chaque nouveau jour, j'y retourne, pour la sentir contre moi. Elle n'est jamais égale et n'est jamais une autre. Après les nuits de désordres zébrés, je viens la retrouver et sa couleur m'apaise. Elle se confond avec l'azur alors, elle est si claire et si calme que je crois, à cet instant, que rien ne pourra jamais la troubler. Mon apaisement ne découle que de son balancement. Rien n'existe, sinon le profond scintillement qu'elle reflète, et son silence, toujours plus pur.

Le midi, elle s'efface humblement devant les cris des baigneurs et les parasols chatoyants. On ne la distingue plus alors, seulement la foule multicolore, les chapeaux yalalahiou sur les peaux miroitantes, les lunettes vaniteuses sur les yeux affables et l'offre du sable, rayonnant de vigueur. Elle est là, pourtant, ses vagues presque zanzibares, recouvrant la mousse qui s'étend jusqu'à la plage.

Pauline



D'après Robert Desnos

Dans Fortune

Il était une feuille

Il était une feuille avec ses lignes —

Ligne de vie

Ligne de chance

Ligne de cœur —

Il était une branche au bout de la feuille —

Ligne fourchue signe de vie

Signe de chance

Signe de cœur —

Il était un arbre au bout de la branche —

Un arbre digne de vie

Digne de chance

Digne de cœur —

... / ...

Il était une feuille

Il fait froid et je tremble.

*Je manque de me décrocher, comme toujours quand j'ai peur,
mais jamais je ne lâche. Ou est-ce lui qui me tient ?*

*Je trouve l'arbre plus beau lorsqu'il perd de sa force, et
s'abandonne au froid et nous laisse mourir. Parfois je me décide
à quitter pour l'hiver les pensées qui m'agrippent et soufflent
bien trop fort. Alors j'oublie les autres, dans un dernier élan,
j'oublie et le feuillage et mon luxuriant rouge, et en cet instant-
là, l'arbre de tout son soul, tremble. L'oiseau part en criant, les
autres tombent déjà, dansant autour de moi, m'entourant de
leur force.*

*Pourtant je les regarde encore, je les regarde toutes. L'instant
suivant prend tout son sens alors. Et puis l'automne aussi. Et je
les aime encore, et mes pensées amères, et mes mots difficiles,
et j'écris sur les branches et j'écris sur le tronc, et je reste dans
l'arbre malgré que je ne sache ni pourquoi ni comment.*

J'écris pour celles qui tombent.

*Il était une feuille avec ses lignes rouges, craquelées par
l'automne et qui attend l'hiver.*

Pauline



D'après Arthur Rimbaud

Dans Une saison en enfer

Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux.

Une nuit, j'ai attrapé la tendresse dans sa course, course folle, course effrénée, tendresse éperdue dans les rues noires et résonnantes, affolée dans les plis sombres de son manteau blanc, elle fuyait à perdre haleine sans un regard pour ceux qu'elle abandonnait, impuissante et faible dans la ville aux mille mirages, impuissante mais douce, pourtant, encore, malgré tout, malgré le désarroi, et fuyait sans voir le jour ni moi, courant après elle, moins vite, moins fort, avec plus de lourdeur dans mes talons et plus de peine sur mon cœur, essoufflé de la course, mais triste de la perdre encore une fois, courant tout de même avec pour seule espérance qu'elle meure avant moi, qu'elle s'effondre, qu'elle s'arrête, ça y est, enfin, mes pieds glissent sur le sol, survolent les méandres des ruelles, et flottent jusqu'à elle, ma chère tendresse, que je prends par la main.

Pauline



Et je danse

Et je danse

Ok, aucun sens.

J'essaie de faire de la poésie

Mais mes mots s'entremêlent, se bousculent

Et rien ne s'établit.

Les phrases, les vers, du moins, les tentacules

De ce monstre marin

S'agitent sans fin.

Sans cesse, elles m'échappent

Et jamais je ne les rattrape.

En un sens,

Ça y est elles dansent.



Sarah Dagneaux



D'après Samuel Beckett

Dans Poèmes

*je suis ce cours de sable qui glisse
entre le galet et la dune
la pluie d'été pleut sur ma vie
sur moi ma vie qui me fuit me poursuit
et finira le jour de son commencement*

Il est la glace qui fond

Sur un désert aride

L'air du printemps comme une pluie sur ma vie

Sur lui, ma vie qui le poursuit l'abandonne

Et commencera le jour de sa fin

Sarra Bettaibia



D'après Samuel Beckett

Dans Poèmes

*je suis ce cours de sable qui glisse
entre le galet et la dune
la pluie d'été pleut sur ma vie
sur moi ma vie qui me fuit me poursuit
et finira le jour de son commencement*

Je suis la pluie qui glisse

Sur une montagne

La douce chaleur du printemps sur ma vie

Sur moi la fin qui me fuit me poursuit

Et commencera le jour de ma renaissance

Sarra Bettaibia



L'Arbre de Vie

L'arbre est petit et il est dans une forêt entouré de milliers d'autres arbres. Le printemps débute et l'arbre essaye de s'ouvrir et de se réveiller de l'hiver où il a hiberné. Il est en période de croissance, il n'a pas encore atteint l'âge adulte. Il ne sait pas encore s'il y arrivera. Il aimerait pouvoir se révéler et montrer aux autres qui il est vraiment. Mais quelque chose l'en empêche. Peut-être la peur et des chaînes qui le retiennent. L'espoir est là et avec lui la douceur du printemps qui a commencé à naître. De minuscules bourgeons apparaissent au bout de ses branches alors que les autres ont déjà des feuilles. Mais il se bat et il sait que bientôt il n'aura plus peur. Les autres arbres l'aident, certains sont là pour lui, mais d'autres sont comme du givre. Cet arbre a ses racines dans le cœur de la terre car l'amour le porte et il y puise ses ressources. L'important est que ce cœur bat et donne chaque jour un peu plus de vie à l'arbre.

Sixtine

